

SCÈNE

L'égarement en partage

A Vidy après la Comédie, les jeunes diplômées de la Manufacture Eléonore Bonah et Maria Clara Castioni montent un *Lenz* à quatre mains et deux timbres. Une pièce plastique et déroutante.

JEUDI 3 AVRIL 2025 JOSEFA TERRIBILINI

La comédienne allemande Anne Tismer dans un *Lenz* revisité. MAGALI DOUGADOS

LAUSANNE ► Sur scène, tout juste un panneau blanc.

Ce sont les corps et les voix qui devront y dessiner Jakob Lenz, sa douleur de vivre, les vallons qui le hantent. L'effondrement mental de cet écrivain de la fin du XVIII^e siècle, relaté par Georg Büchner dans sa célèbre nouvelle, offre la matière première d'une traversée scénique où les comédiennes habillent le plateau de nuit, de sapins et de cris. Par touches, cependant, et avec distance.

Elles sont deux face au public. Luna Desmeules et Anne Tismer, voix profonde contre timbre aigu, remplacent le révérend Oberlin qui avait recueilli le jeune Lenz, débarqué sans prévenir dans le petit village de Waldersbach. Si le journal du pasteur avait inspiré Büchner, la pièce fait le choix de substituer à son point de vue celui de deux institutrices du village. L'ecclésiaste n'est plus même mentionné. Pour «donner la parole à deux personnages féminins», déclarent les artistes.

Cette nouvelle perspective est-elle réellement différente? Le texte de la nouvelle, nourri du témoignage d'Oberlin et de traces épistolaires, demeure largement inchangé. Si bien que l'exploration d'une vision féminine paraît difficile à cerner. C'est plutôt la déchirure malade de Lenz, servie par le dédoublement des voix, qui retient l'attention.

L'angoisse du personnage confine à la démence et la répartition de son récit entre les comédiennes la rend sensible. Poignante, même. Tandis que l'une raconte sa fascination pour les plantes, l'autre fait le poirier, puis la tendance s'inverse: la première se couvre la tête d'un sac en plastique, pendant que la seconde explique l'horreur qui le fait crier toute la nuit. Les deux voix se mêlent alors: «Toute la nuit, toute la nuit». Et l'on ressasse avec elles.

Telle est la force du spectacle: la folie de Lenz se fait palpable et le «nous» des institutrices englobe la salle. Villageois·es derrière nos fenêtres, on sourit avec elles des baignades du héros dans la fontaine, on s'émeut de son vertige irrésistible. La scénographie renforce ce partage. Sur le panneau blanc, les rayons précis des projecteurs découpent des silhouettes doubles, elles aussi, ou frappent le sol d'une lumière verte. On aimerait presque que cela dure plus longtemps. Les images, saisissantes, s'enchaînent vite, et nous déroutent quelquefois – à l'image, peut-être, du protagoniste.

Je 3 avril à 21h, ve 4 et ma 8 à 19h, je 10 à 18h, Théâtre Vidy-Lausanne, vidy.ch